

Emmanuel Merle : entrebâiller le monde

Lauréat du Prix Rhône-Alpes du livre 2008 pour son recueil intitulé *Un homme à la mer*, Emmanuel Merle revient dans cet entretien sur son itinéraire en écriture et, plus singulièrement, en poésie. Une trajectoire sensible, ouverte aux grands espaces de l'Amérique et de la littérature.

Entretien réalisé par Yann Nicol

L & L : Après le Prix Kowalski pour *Amère Indienne*, vous venez de recevoir le Prix Rhône-Alpes du livre pour votre troisième livre, *Un homme à la mer*. Vos débuts dans l'écriture ont été à la fois « tardifs » et fulgurants. Comment recevez-vous ce prix et cette reconnaissance critique ?

E. M. : J'ai écrit *Redwood* en 2002. J'avais 44 ans. Le recueil est paru en 2004. C'est « tard » incontestablement. Mais c'est là, en ce qui me concerne, une pure question de fantasme : j'ai toujours aimé la littérature, et c'est pour cette raison que je suis devenu professeur de lettres. À m'enflammer sur les icônes littéraires, à trop idéaliser la fonction d'écrivain, j'ai été, entre vingt et quarante ans, dans une sorte d'impossibilité de croire que ça pouvait m'arriver à moi. Je veux dire, et je dis toujours : écrire, c'était passer de l'autre côté du miroir. Bref, ce n'était pas pour moi. Il m'a fallu considérablement dédramatiser l'écriture, tout en continuant à la respecter au plus haut point, pour avoir le courage d'envoyer un manuscrit. Aujourd'hui j'ai tendance à dire que j'étais aveuglé par une trop forte lumière, et je le regrette parfois amèrement. D'un autre côté, c'est vrai que j'ai reçu trois prix importants cette année. Je dis sans peine que c'est une très grande satisfaction. Au fond, je considère l'écriture comme un travail et, d'une certaine façon, pas très humble c'est vrai, j'ai toujours pensé que tout travail méritait salaire. Et financièrement, un prix comme le Prix Rhône-Alpes pour le livre, c'est loin d'être négligeable. Je ne dis pas bien sûr qu'il est normal que je reçoive un prix, mais il s'agit là d'une reconnaissance qui tout simplement m'encourage à continuer à écrire. Un prix, c'est ça : certaines personnes que vous ne connaissez pas vous disent tout à coup ; « C'est bien, ça nous parle, continuez ! ».

L & L : Vous avez débuté par la publication d'un recueil de nouvelles (*Redwood*) avant d'éditer des recueils de poésie. Pouvez-vous nous dire un mot de cette trajectoire ?

E. M. : Une partie de la réponse à cette question se trouve dans notre culture française paradoxale qui, à la fois, place la poésie sur un piédestal inaccessible à la prose et, pour cette raison même, la laisse se débrouiller seule ou la réserve à quelques improbables initiés. Victime moi aussi de ce paradoxe, j'ai sans nul doute voulu commencer par la prose, et encore, notez bien, par des textes courts, des nouvelles. Une approche timide, une distance moyenne sur laquelle j'avais le sentiment, à mon niveau, de garder le contrôle. La deuxième partie de la réponse est plus mystérieuse. Qu'est-ce qui fait qu'on se met, de façon presque brutale, à écrire un premier poème, je veux dire un premier poème dont on pense qu'il peut tenir la route ? Est-ce qu'un voyage, six mois plus tôt, est un déclencheur ? Oui, sans doute. Est-ce qu'un écrivain qu'on admire, un poète (en l'occurrence Richard Hugo pour *Amère Indienne*) est un déclencheur ? Bien sûr. Il n'en reste pas moins que c'est le mot vague de nécessité qui me vient à l'esprit. Et celui de complétude : la satisfaction toute enfantine de faire tenir sur une page un produit fini, mettons de vingt vers, un produit qui ait une forme et un sens, à condition que la forme ne soit pas simplement le « décor » du sens, mais en soit l'expression même. En ce qui concerne *Amère Indienne*, écrire ces 80 poèmes est vite devenu pour

moi rien moins qu'une drogue. Un écheveau se déroulait un peu chaque jour et tout à coup je tricotais sans avoir jamais appris à le faire. J'ai tellement été sidéré que Gallimard, après avoir accepté ma prose, accepte ma poésie que j'ai voulu m'entendre dire une seconde fois, avec *Un homme à la mer* : « Mais oui, c'est bien de la poésie que vous écrivez, on vous l'assure ». Au point que je viens d'écrire un troisième recueil et que j'attends qu'on me dise encore oui. C'est vraiment très enfantin et très naïf. Un merveilleux sentiment de complétude. Mais il faudra que j'aille au bout d'un roman. J'en ai écrit deux. Mais je ne suis pas au bout.

L & L : En exergue d'*Un homme à la mer*, on retrouve trois écrivains américains (Carver, Harrison, Melville). Pourquoi une telle fascination pour les auteurs américains, et particulièrement pour les « écrivains du Montana » ?

E. M. : Voilà qui remonte à loin. Littérairement, au moins trente ans. Harrison, James Crumley, Tom Mc Guane, puis plus tard Rick Bass, Raymond Carver, Louise Erdrich, Scott Momaday, Peter Bowen et Tony Hillerman... J'en oublie. Il y avait chez ces écrivains, il y a toujours, la nature et la vie des hommes. C'est-à-dire un endroit suffisamment large, et parfois au point que la nature apparaît pour ce qu'elle est, c'est-à-dire inhumaine, suffisamment large donc pour que puissent s'exprimer de façon plus aiguë, plus visible peut-être, en tout cas plus exacerbée, les passions heureuses ou douloureuses qui font qu'une vie mérite, à mon sens, d'être vécue. Là encore, comme en poésie, la forme (le décor) est l'expression du fond (les rapports humains). En ce sens la nature, chez ces auteurs, apparaît comme un personnage avec lequel il faut nécessairement compter. J'ai eu très, très vite la sensation d'étouffer avec la littérature française. Peut-être moins d'ailleurs avec ce qu'on appelle la littérature « classique » qu'avec la littérature des années 70 à aujourd'hui. Je n'ai certainement pas lu les bons livres (Jean-Paul Dubois est un contre-exemple de tout ce que je viens de dire...), mais le fait est qu'une sorte d'atmosphère compassée, comme un voile de poussière, m'empêche désormais de vibrer pour le roman et la poésie actuels en France. Mais encore une fois je n'ai pas dû lire les bons livres.

L & L : Dans ce recueil, il y a finalement deux hommes à la mer. Le père disparu et le fils noyé par la peine. Sans parler d'écriture thérapeutique, diriez-vous que la poésie apporte une forme de consolation ou de partage des solitudes, des souffrances... ?

E. M. : En ce qui me concerne, la poésie ne me console de rien. Et je n'ai jamais lu de poésie en souhaitant partager une quelconque souffrance que j'espérais ne pas être le seul à éprouver. En exergue d'*Amère Indienne*, j'ai mis la phrase de Richard Hugo qui me paraît au mieux résumer ce qu'est pour moi l'écriture d'un poème : « *L'écriture d'un poème n'est peut-être que l'expression de l'acceptation de soi dans un monde étranger* ». J'écris de la poésie pour trouver ma place.

L & L : Mais encore... ?

E. M. : Au début de l'écriture du recueil *Un homme à la mer*, je n'avais aucune idée de ce qui en ferait son éventuelle cohérence. Vraiment aucune idée. Les baleines me paraissaient avoir force de symbole d'une forme de liberté à la fois hautaine et mélancolique, sans que je sois capable de déterminer clairement ce qui me poussait à en faire les sujets de certains textes. Je me reconnaissais sans doute en elles par l'expression silencieuse d'une forme de solitude à un moment de ma vie. Je n'ai pas du tout écrit ce recueil juste après la mort de mon père, qui est parti en 2003. Je ne désire rien tant que laisser la petite musique intime se développer sur la page, sans que je sache jamais à l'avance ce qui va se passer. Ce qui fait qu'il m'a fallu attendre d'avoir écrit une trentaine de poèmes pour commencer à me poser la question de la structure du recueil, au sens large. À la relecture, je

me suis aperçu, à mon grand étonnement, que les baleines et la mort de mon père étaient les deux principaux fils conducteurs. Certains textes ne parlaient pas explicitement de ça, mais ils « s'inscrivaient » dans cette double continuité. Après, c'est vrai, c'était comme si je n'avais plus qu'à laisser se dérouler les fils. En fait, il n'y avait plus qu'un seul fil : comment s'accepter à nouveau dans le monde alors que ma place avait changé – la mort d'un père fait de vous le prochain sur la liste. Mais la clarté sur cette affaire ne m'est venue que très tard dans l'écriture du recueil. À aucun moment, je n'ai décidé consciemment que j'allais écrire ces textes pour me débarrasser d'un fardeau ou pour sublimer une quelconque souffrance. Je crois que tout se passe à un autre niveau et que nous ne maîtrisons pas vraiment le processus d'un deuil ou la résolution d'un souci existentiel. Je n'ai aucune certitude sur la capacité qu'a eu ce recueil de me faire accepter quoi que ce soit. Mais tout ça concerne l'écriture. Quant à la lecture, à la réception d'un message, j'aime l'idée que quelqu'un mette ses pas dans les miens pour ressentir une angoisse, une tristesse ou un bonheur. En fait c'est d'abord le partage des mots, le partage d'une connivence que j'ai avec eux que j'aimerais offrir par l'intermédiaire d'un poème. Est-ce que c'est vrai, est-ce que ce n'est pas trop frelaté dans l'expression ? Est-ce que je suis au plus près de quelque chose qui est en moi mais que d'habitude je ne parviens pas à voir ? Le miracle serait qu'un lecteur trouve, à l'occasion d'un texte, un support, un réceptacle pour y déposer sa propre angoisse ou son propre bonheur. Je ne contrôle pas ça.

L & L : Votre poésie est une poésie de la sensation, mais aussi du sentiment, de l'humain (non pas du sentimentalisme !) Etes-vous d'accord pour dire que vous êtes un poète lyrique ? Dans quelle « mouvement » poétique pensez-vous vous situer ?

E. M. : Si le lyrisme consiste à écrire avec le désir d'une émotion à exprimer, et si cette émotion est liée (comment finalement ne le serait-elle pas ?) à un regard sur le monde, alors oui, il est sûr que mes poèmes sont lyriques. À travers la nature, ne serait-ce que sa transcription, c'est toujours l'humain qui m'intéresse. En même temps, et paradoxalement, je cherche aussi (je ne sais pas clairement pourquoi) à amener mon narrateur ou mon témoin à une présence la moins encombrante, la plus détachée possible de ce qui nous lie au quotidien. Je suis persuadé que notre présence au monde est très bancale, et le plus souvent factice. La nature, au sens large du terme, me ramène en quelque sorte à ma vraie place. À vrai dire je suis sans doute davantage moi-même lorsque je m'oublie un peu. J'ai peu de goût pour les écoles littéraires, mais quand on regarde de près, les principaux tenants d'un mouvement littéraire (tel qu'il est défini sur les étagères des critiques) sont ceux qui ne revendiquent rien sinon leur propre liberté de créer. Apollinaire, Aragon, Cendrars en France, Harrison, Hugo, Whitman aux États-Unis, Auden en Angleterre m'apparaissent toujours comme de très grand frères à imiter dans leur désir d'être vrais.

L & L : Quel regard portez-vous sur la poésie contemporaine, sur sa diffusion et sa réception ?

Emmanuel Merle : Je connaissais peu de poètes contemporains jusqu'à ce que mes poèmes soient publiés. Guy Goffette, Richard Rognet, Ludovic Janvier me plaisent beaucoup. Toujours cette question de fraternité instinctive. Quant à la présence de la poésie sur le champ littéraire visible, il n'y en a pas. J'ai davantage l'idée d'un énorme réseau souterrain qui vit sa vie à côté de tous les présents habituels. Au mieux la poésie fait peur, au pire on en rit. C'est peu de dire que la poésie n'a pas la cote, mais en même temps et au bout du compte, rares sont ceux qui n'ont jamais essayé.

L & L : Pensez-vous que la poésie répond à un devoir de lucidité, qu'elle a un effet d'« accélérateur de la conscience » (pour reprendre une expression de Roberto Juarroz), bref qu'elle joue un rôle « politique » ?

Emmanuel Merle : Dans l'Antiquité, être poète était une fonction suprême et, d'une certaine manière, allait de pair avec l'exercice vertueux de la politique, c'est-à-dire du bon rapport social. On en est à des années-lumière. Je crois aussi que ce rôle a été éprouvé pour la dernière fois pendant la Seconde Guerre mondiale en France, où écrire de la poésie, non pas de circonstance, mais de résistance, avait encore du sens, avait encore du poids. Reste en effet la lucidité. Non pas une lucidité que certains entretiendraient encore et à laquelle ne pourrait plus avoir accès la majorité. Non, la poésie ne gagne rien à être élitiste. Elle doit pourtant être difficile et exigeante, et sa lucidité n'aide peut-être, sans qu'il s'en rende clairement compte, que celui qui l'écrit. Mais celui qui l'écrit, je l'ai dit plus haut, désire le partage d'une nouvelle lucidité des mots, en espérant que cette recherche ou cette attente d'une nouvelle perception soit un acte concret qui entrebâille davantage le monde.

Emmanuel Merle
Un homme à la mer
Gallimard

Agrégé de lettres, Emmanuel Merle enseigne en lycée et en classes préparatoires au Lycée Itec-Boisfleury à La Tronche, dans l'Isère. Il a publié chez Gallimard un recueil de nouvelles, Redwood (2004), et deux recueils de poèmes : Amère indienne (2006) et Un homme à la mer (2007)